

qua sur le visage de sa fille, et ne pouvait se contenir à la vue du mieux qu'elle remarquait : — Qu'est-ce que cela, s'écria-t-elle, comment ! tu es levée ! — Hé ! ma mère, que voulez-vous que je fasse dans mon lit ? Ne s'avez-vous pas mieux sur une chaise ? Mais je me sens de l'appétit ; si vous voulez bien me donner quelque chose à manger ? Il ne se trouvait là que du chocolat qui lui avait été interdit ; elle en prit une grande tasse et y trempa une assez grande quantité de pain qu'elle digéra parfaitement. Pendant ce même jour, elle prit du bouillon gras, qui pareillement lui avait été interdit, mangea une copieuse soupe grasse, du pain, du fromage et autre chose, sans en être aucunement incommodée. Pour son souper, elle se contenta d'une tasse de bouillon, dans lequel il y avait du pain.

Le mercredi 22 mai, après un doux sommeil, elle s'habilla seule, fit sa prière à genoux et prit une bonne tasse de chocolat qu'elle digéra très bien. Au dîner, elle mangea une soupe, de la viande, du pain et but du vin rouge, dont elle n'avait pas goûté depuis l'origine de sa maladie. Le soir, elle se contenta d'un bouillon pour ne pas trop manifester sa guérison, chose que le vénérable de La Salle lui avait recommandée.

Le jeudi 23 mai, au sortir d'un paisible sommeil, et après avoir fait à genoux sa prière, elle doutait si elle n'instruirait pas sa mère du secret de sa guérison ; elle pria donc le Vénérable de l'éclaircir là-dessus, et ayant compris, par une impression favorable, qu'elle pouvait le dire à sa mère, à M. le curé, son oncle, et à M. son directeur. Elle prépara sa mère, afin que la joie qui lui causerait cette nouvelle ne la saisit pas trop fortement ; elle la pria d'avoir la bonté de lui acheter quelques vêtements pour être un peu plus propre. Enfin elle dit : j'aurais quelque chose à vous dire, mais gardez, je vous prie, un grand secret ; j'irai dimanche à la messe. — *O ciel adorable ! s'écria sa mère, pleurant de joie, tu ne peux marcher, et tu veux aller à la messe !... — Le soir, dit alors sa fille, et pour l'en convaincre, elle commença à marcher sans peine dans la chambre, déclarant que c'était là tout ce qu'elle pouvait lui dire pour le moment.*

La mère, saisie de joie à cette confidence, et à la vue de la démarche assurée de sa fille, versa une grande abondance de larmes, et il se fit dans son corps une commotion subite qui lui causa dans l'estomac et dans la poitrine une douleur qu'elle n'a pas cessé de ressentir depuis cette époque ; elle fut atteinte quelques jours après d'une jaunisse qui lui couvrit le corps pendant plus d'un mois.

Le même jour, jeudi 23 mai, M. le curé d'Arton, oncle de Mlle. Ferry, étant venu voir sa nièce, fut frappé de la voir se lever subitement de son siège, pour le recevoir, et apparut avec un saisissement de joie qu'elle était parfaitement guérie, M. le vicair de la paroisse, directeur de la dite demoiselle, survint ensuite et partagea l'étonnement et la joie de M. le curé. Elle crut devoir les instruire de ce dont elle avait déjà fait part à sa mère. Elle leur dit donc que le dimanche suivant elle irait à la messe, et leur raconta la vision qu'elle avait eue, ainsi que tout ce qui lui était arrivé jusqu'alors. Le soir, elle soupa, offrit à Dieu ses prières et mille actions de grâces, et passa la nuit fort tranquille.

Le vendredi 24 et le samedi 25, tout se passa parfaitement, et, aussitôt que le dimanche 26 mai, fête de la Pentecôte, fut arrivé, elle se revêtit des habits noirs que sa mère lui avait achetés (elle avait distribué les autres aux pauvres, les croyant desormais inutiles.) se dirigea vers l'église avec huit femmes ; elle était accompagnée de sa mère et marchait d'un pas sûr ; elle monta seule, et sans efforts, l'escalier de l'église, où, pendant qu'elle prenait de l'eau bénite, en entrant, sept heures trois quarts sonnaient ; elle entendit la messe, communia, et après une longue action de grâces faite à genoux, elle s'en revint à la maison, seule et sans peine.

Cependant beaucoup de personnes, témoins de ce fait, et per-suadées qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette guérison, la suivirent en foule. En s'informant de cet événement, elles louaient et remerciaient Dieu, pleurant de joie et criant au miracle.

M. le médecin Char. Ignon, qui avait soigné la malade, atteste lui-même qu'elle était presque toujours assise, que la décubitus déterminait des douleurs très violentes dans la région du cœur ; que les battemens du cœur étaient très fréquens, la voix faible, difficile, à cause de l'oppression ; que le ventre était enflé, les digestions impossibles, à tel point qu'à peine les jours où elle se trouvait mieux pouvait-elle prendre un peu de bouillon, sans éprouver une espèce d'indigestion et de diarrhée. Le pouls était si plein et si fréquent qu'il provoquait une syncope dont la durée était très variable ; il se passait peu de semaines sans que l'oppression n'arrivât à un maximum d'intensité qui n'était soulagée que par des crachemens de sang spontanés, lesquels prenaient souvent le caractère d'une grave hémoptysie. A ces symptômes diagnostiques, le docteur avait reconnu une inflammation du tissu organique du cœur, accompagnée de celle du péricarde avec épanchement, et il devait combattre une péricardite. Quelques jours après la guérison, étant venu voir la demoiselle Ferry, il ne recueillit en elle aucun reste de maladie, et c'était pourtant ce même médecin qui, après avoir vainement épuisé toutes les ressources de son art, sans même en excepter le magnétisme, avait déclaré la maladie incurable. Depuis ce temps, mademoiselle Ferry jouit d'une très bonne santé, comme les témoins oculaires pourront le confirmer en détaillant toutes les circonstances de cette guérison miraculeuse.

#### LE NEW ORLEANS PROTESTANT.

Nous avons reçu seulement deux ou trois nu méros de ce journal qui nous a demandé à échanger avec nous, ce que nous faisons volontiers et régulière-

ment. Notre confrère le *Protestant* est pro-lyticien, comme il est facile de s'en apercevoir. S'il veut nous permettre de lui donner un avis sur toute charité, nous lui dirons qu'il est à désirer qu'il s'abstienne d'inter plusieurs feuilles de la même dénomination que lui, qui, par la violence de leurs attaques contre les Catholiques, et par la malignité de leurs calomnies, montrent plutôt une haine d'infidèles que l'esprit de bienveillance et de douceur qui convient à des chrétiens. Depuis quelque années, plusieurs journaux protestans ont été essayés à la Nouvelle-Orléans, et s'ils n'ont pas réussi, nous croyons que la principale raison a été la violence de leur langage. Ce genre, indigne d'hommes bien élevés, peut plaire à quelques Français ; mais ne conviendra jamais à ceux qui ont une vraie charité, non plus qu'aux esprits calmes et réfléchis.

Le *Protestant* porte pour devise ces mots significatifs : « La Bible, toute la Bible, et rien que la Bible. » Quoique les Protestans admettent la Bible et toute la Bible, ils ne font pas cela que ce que nous faisons nous-mêmes, ce qui ne doit pas nous étonner, puisque c'est de nous qu'ils ont reçu la Bible, comme tout ce qui leur ne se trouve de leur part. Mais comment conviendrait-il que qu'ils n'admettent rien que la Bible ? Et ce qu'ils n'ont pas des professions de foi qu'il faut admettre pour être reçu parmi les Ministres ? N'est-ce pas une de leurs règles fondamentales que ceux qui demandent à être admis dans le ministère doivent prouver qu'ils ont en théologie les vues saines et exactes ? Une telle règle n'est-elle pas contraire au principe rien que la Bible ? S'ils n'admettent rien que la Bible, ils n'ont pas le droit de demander à chaque individu s'il croit la Bible de telle ou telle manière part entière, car il a le droit de l'entendre comme il veut ; il est des vœux dès qu'il n'admet que la Bible et un catalogue de doctrines qu'il admette la Bible expliquée dans tel ou tel sens, vous le voulez la liberté absolue de l'entendre personnellement, qui est votre grand principe, et vous méconnaissez l'infélibilité individuelle, qui est le seul fondement du protestantisme. Vous en revenez alors au principe catholique que vous avez tant de fois renié : La Bible, non pas toute seule, mais l'Écriture est expliquée par la tradition de l'Église et par l'autorité des anciens, et de ceux que nous appelons les Pères, les Docteurs. On voit que c'est une chose qui résulte de s'attacher à un faux principe dont les conséquences, quand vous voyez les appliquer, vous conduisent, bon gré mal gré, à l'Église catholique.

Le protestant peut s'étonner, dans le numéro que nous avons sous les yeux, que les Catholiques fissent des prières pour le pape le pape de Grégoire XVI, qu'ils pensent avoir été infallible. Le protestant a voulu, sans doute, se divertir à nous faire une mauvaise opinion. Nous lui supposons assez d'intelligence pour saisir la différence qui existe entre l'infélibilité et l'impeccabilité. N'est-il pas obligé d'admettre, d'après ses principes, que tout homme est inféliblé en lisant et en interprétant la Bible ? En conclura-t-il que tout homme est impeccable ? Tout ne croyant qu'à comme Chef de l'Église, le Pape est dirigé par l'Esprit-Saint dans ses décisions dogmatiques, nous n'en pensons pas moins que, comme tout homme, il est peccable, ayant besoin de prières pendant sa vie, et pouvant en avoir besoin après sa mort. Nous ne voyons donc pas quelle peut être la malice de la remarque du *Protestant*.

*Le pape, par catholique.*

#### L'ORTHOGRAPHE ENSEIGNÉE PAR LA PRATIQUE

AUX ENFANS DE SEPT À NEUF ANS.

Par Mme. Charrier-Boblet.

Faciliter l'instruction des enfans, en arrachant une à une les épines rendent si pénibles les premiers scolars de l'étude, et les conduire à la connaissance de l'orthographe et de la langue sans les rebuier par les fastidieuses abstractions de la grammaire, tel est le but qui doit se proposer ceux qui s'occupent de l'enseignement de l'enfance. Toutefois, bien que les traités et les méthodes ne manquent pas, ce but jusqu'ici n'avait pas été atteint : un livre qui ne fut pas trop aride ni trop savant, un livre qui sût intéresser l'enfant en éveillant sa jeune intelligence, ce livre n'existant pas encore, cette lacune vient d'être comblée. L'ouvrage publié par Mme. Charrier-Boblet, sous le titre simple et sans prétention de « l'Orthographe enseignée par la pratique, » nous semble réunir toutes les conditions d'un bon livre élémentaire tel que nous le concevons. Prenant pour base cette pensée de Rollin : « La science ne doit entrer que goutte à goutte dans le cerveau de l'enfance, » Mme. Charrier-Boblet, à qui une expérience de trente années dans la carrière de l'enseignement a fait reconnaître la sagesse de ce précepte, et, dans une suite de leçons, habilement graduées, guidé l'élève, avec un amour, j'oserais dire maternel, à travers les règles quelquefois si capricieuses de la science orthographique. La simplicité, la clarté, la méthode qui règnent d'un bout à l'autre de cet excellent livre, aplanissent, devant l'enfant, toutes les difficultés, et le choix heureux des exemples donne aux leçons un intérêt et un charme qui lui font du travail un véritable plaisir. Il est facile de reconnaître, dans la rédaction de « l'Orthographe enseignée par la pratique, » l'influence de cet esprit plein de patiente bonté et de mansuétude intelligente qui a fait, des *Cours d'éducation* de Mmes. Boblet et Charrier, un enseignement à part au milieu de tant d'établissements du même genre. Là, ce n'est plus une maîtresse qui enseigne, c'est une amie, une mère qui, en faisant pénétrer la science dans l'esprit de ses enfans, prend soin, avant tout, de leur épargner les fatigues et les larmes : aussi les rapports qui s'é-